

“Godot” à l'Épée de Bois...

Sur le plateau la nuit approche sans jamais tomber, le jour luit encore, aussi indécis qu'indistinct. Au milieu, un arbre décharné dont le feuillage peine à prendre forme. Néanmoins il se tient fermement, symbole d'une marche immuable du monde. Perdus dans une lande, à la croisée de chemins qu'on imagine, deux personnages se retrouvent et s'animent. Ainsi commence *En attendant Godot* de Beckett.

Ces êtres esseulés dans un univers qui semble vide, l'auteur les transfigure par leur questionnement existentiel, leur déroulant une partition parfois loufoque, parfois déroutante, souvent touchante. En somme, une partition à l'image de la nature humaine qui, peu à peu, remplit l'espace et le temps. Bientôt, passée l'impression d'étrangeté initiale, on se rend compte que le monde qu'ils habitent est familier. L'auteur les inscrit dans une société de classes si ce n'est une société féodale. Temps lointain pour nous, mais clairement identifiable puisque certains y régnaient quand la plupart servaient ou étaient simplement mis de côté comme Estragon et Vladimir. On y retrouve aussi la dialectique du maître et du serviteur avec Pozzo et Lucky. Tous sont en quête de sens, et tous pourtant connaissent leur place sans fondamentalement la remettre en cause.

Les personnages y sont versatiles dans leurs idées et leurs intentions ; Estragon et Vladimir débattent à l'envi pour savoir s'il faut se séparer, rester ensemble, poursuivre le chemin ou désirer la mort. L'arrivée de Lucky, tenu entravé comme un esclave, mettra un temps avant de les révolter, au fond sans conviction puisque quelques instants plus tard ils souhaiteront le rouer de coups. Ils seront happés par un Pozzo, grand prince autant que misérable, qui occupe leur temps, les divertit, les nourrit juste ce qu'il faut de ses restes. Appel implicite au principe de la romanité du pain et des jeux. Le seul fait invariable est d'attendre Godot, possible sauveur ou bienfaiteur, aussi indistinct et indécis que le jour sans fin dans lequel ils sont plongés.

Beckett y adjoint quelque chose de l'ordre du merveilleux : des enfants se font messagers d'une instance supérieure, le cycle diurne est figé et un arbre,

possible vestige de la forêt de Birnam dans Macbeth, se pare de feuilles en quelques heures. Estragon, Vladimir et Pozzo sont pantomimes, dramatisent, jouent à l'acteur, font les clowns, ou encore parlent à cœur ouvert tels nos semblables.

De cette façon émergent des aspects fantastiques, des notes gothiques, où chaque protagoniste se pare d'un visage de l'étrange, du jamais vu, sans que cela ne paraisse jamais le propos principal, et qui pourtant nourrissent la puissance évocatrice de la pièce.

Là demeure la richesse de l'œuvre ; lieux communs et réflexions ontologiques se succèdent, le tragique côtoie le rire, l'opinion tutoie le savoir, l'horreur dialogue avec la curiosité... L'auteur fait se rencontrer les contraires, ainsi Pozzo délivre un discours plein de joie et d'humanisme tout en molestant Lucky. Par ce procédé, utilisé tout au long de la pièce, y ajoutant un sens de l'ironie et une maîtrise de la rhétorique, l'auteur crée l'interrogation et l'émotion.

Il en est de même avec les idées ; la réflexion de Pascal sur le divertissement se confronte aux caractéristiques attachées à Dionysos, dieu arrivé tardivement dans la mythologie grecque, qui contiennent et des célébrations de vie et l'acceptation de ce qui dans l'humain échappe à la raison.

La nuit finit par arriver sur le plateau. Beckett nous a conviés à une expérience du temps qui passe et du temps partagé entre spectateurs et acteurs, soulevant autant de questions qu'il n'apporte pas de réponse.

Joan Dupau

Cartoucherie, le 16 novembre 2024

\*

«Vous n'avez pas fini de m'empoisonner avec vos histoires de temps ? C'est insensé ! Quand ! Quand ! Un jour, ça ne vous suffit pas, un jour pareil aux autres il est devenu muet, un jour je suis devenu aveugle, un jour nous deviendrons sourds, un jour nous sommes nés, un jour nous mourrons, le même jour, le même instant, ça ne vous suffit pas ?»

POZZO,  
in *En attendant Godot*